Dans une aventure de ce genre, le P. GROLLIER était sur le point d'expirer, quand il fut découvert par ceux qui étaient partis à sa recherche. Il avait mangé un de ses mocassins et s'était affaissé sur lui-même. Un métis français, attiré de ce côté par des pistes d'ours, croyant avoir devant lui l'animal qu'il poursuivait, allait lui décocher une balle, quand le Père fit un mouvement inconscient. Ce geste le sauva. Mais l'usage de l'intelligence ne revint qu'après quinze jours ; et le P. GROLLIER garda de cette épreuve la maladie qui devait le conduire prématurément au tombeau.

La faim n'est pas la seule souffrance des missionnaires du Nord. Il y a le froid, les inconvénients d'habitations fort primitives, la nuit qui dure des semaines et des mois ; il y a les déceptions « pires que la privation elle-même » ; il y a le terrible mal de raquettes, que l'on compare « à la souffrance que causeraient des tenailles disloquant les hanches ou serrant les tendons des jarrets et les tordant par saccades ». Il y a pis que cela.

— « Si vous écrivez sur notre pays », disait un bon Frère, vieux routier du Nord, qui battit des milliers et des milliers de lieues à la raquette, mettez que la pire des tortures, c'est la soif. »

Et le P. Arthur LAITY, un rude Breton, écrit :

« J'ai bien marché à la raquette pour faire et refaire les 500 kilomètres qu'il y a du Lac Athabaska au Fort Vermillon, sur la Rivière de la Paix, sans parler d'innombrables autres courses pour visiter mes sauvages. J'ai fait ces voyages, aux temps si durs des commencements, alors que nous n'avions que des habits en cuir d'orignal — qui se recoquillaient en séchant, après s'être imprégnés de nos sueurs, et nous forçaient à aller demi-courbés. Il m'arriva de courir trente-huit heures, sans répit, sous la menace de mourir de faim. Un jour, j'arrivai à Athabaska exténué, n'ayant pu mordre, à cause de mes dents malades, dans une boulette de *pémican*, que j'avais pour toutes provisions et que je n'avais pu faire dégeler, ayant perdu mon briquet batte-feu. J'avais une entorse au genou ; ma jambe était toute bleue ; j'étais si mal

sans manger. Le P. Lecomte put se rendre au fort, indiqua l'endroit où il avait laissé ses compagnons et tomba évanoui sur le seuil. Il ne se remit jamais de cette rude secousse et mourut trois ans après.

La Providence venait, quelquefois, si à propos au secours des missionnaires, qu'il est difficile de ne pas voir, dans l'enchaînement des circonstances, une sorte de miracle. Le P. Xavier Ducot s'en allait, au mois de mars 1880, visiter un camp de Flancs-de-Chiens, au Grand-Lac de l'Ours. Après avoir souvent perdu son chemin, après avoir presque épuisé ses provisions, il vit mourir de faim trois de ses quatre chiens et dut abandonner en route son traîneau et ses bagages. Accompagné d'un jeune sauvage Peau-de-Lièvre et du quatrième de ses chiens, il poursuit sa route et arrive enfin au campement. Il était vide. Les sauvages, pressés sans doute par la famine, étaient partis, sans rien laisser. C'était la veille de Pâques. Alphonse, le jeune sauvage, voulait poursuivre les Indiens ; le Père voulait revenir sur ses pas, du moins jusqu'au traîneau.

— « Je prendrai ma chapelle à notre cache », dit-il, « et, si les vivres nous manquent, je dirai la Messe une dernière fois, je te communierai, et nous mourrons ensemble. »

Le jeune homme y consentit. Ils atteignirent le traîneau, le jour de Pâques, tuèrent le chien fidèle qui les avait suivis jusque-là et s'en nourrirent, puis se remirent en route, chargés de la chapelle et de tout ce qu'ils pouvaient emporter. Le soir, le missionnaire voulut, quand même, chanter l'*alleluia*. Le lendemain, les voyageurs aperçurent un loup qui dévorait une peau d'orignal ; ils le mirent en fuite et saisirent sa proie, dont ils vécurent pendant trois jours. Il y avait douze heures qu'ils n'avaient plus rien à manger, quand ils trouvèrent une vessie d'orignal remplie de sang que la superstition des Peaux-de-Lièvre avait exposée là. Ils en eurent pour une journée. Ils marchaient sans grand espoir, quand, soudain, des aboiements de chien se firent entendre : un vieux chasseur venait de tuer trois orignaux. C'était le salut.

l'idée des privations auxquelles sont exposés ceux qui vivent dans ces déserts de glace. La nourriture ordinaire se compose de poisson, le plus souvent gelé ou séché, et de viande séchée ou demi-cuite ou crue. Pas de légumes, pas de lait, rarement du pain. Le P. Pierre GROLLIER, frappé de maladie mortelle, disait :

— « Il me semble que, si j'avais un peu de lait et des pommes de terre, je pourrais encore me rétablir et travailler. »

Mais il aurait fallu un voyage de six mois pour trouver du lait et des pommes de terre. Aujourd'hui, les communications sont plus faciles pour atteindre certains postes, mais on reste à la merci de bien des accidents. En 1918, Mgr Gabriel BREYNAT, revenant de Rome, trouvait ses missions gravement menacées de famine, parce que des bateaux avaient été pris et brisés dans les glaces et que la crue des eaux, au printemps, avait inondé un hangar.

— « Il y eut évidemment, l'hiver dernier », écrivait-il, « un surcroît de privations chez nos missionnaires et nos religieuses. Je n'ai pas reçu une seule plainte. *Nous nous sommes tirés d'affaire, le mieux que nous avons pu,* se contente-t-on de me dire. Mais comment ferons-nous l'hiver prochain, si nous ne recevons promptement du secours ?... Coûte que coûte, je le sais, nos missionnaires tiendront bon, nos religieuses garderont leurs orphelins et leurs vieillards, chacun *fera comme il pourra,* avec ce qu'il aura à sa disposition. On ne regarde pas à une privation de plus, dans le Mackenzie. »

Ce que peuvent être ces privations de l'Extrême-Nord, ce qu'elles furent dans le passé, le livre du R. P. DUCHAUSSOIS nous l'apprend. En hiver, on compte sur le poisson et le gibier. Mais parfois le gibier est rare, d'autres fois les pêches d'automne n'ont pas donné ce qu'on en attendait, ou les rivières se gèlent avant qu'on ait pris une quantité suffisante de poissons, ou le temps doux se prolonge et le poisson se gâte. Alors, il faut pêcher à travers la glace, ce qui est très pénible et pas toujours profitable. En 1871, le P. Christophe TISSIER,

s'étant gelé les pieds, dut s'installer dans un village de Cris. Après quelques semaines, on était réduit à la famine. Pas de lièvres dans les bois, pas d'orignaux. Pendant quelques jours, on se nourrit de fourrures et de vêtements de peaux ; puis ce fut l'agonie. Une femme allait mourir ; le Père, incapable de se lever, lui donna l'absolution. Les sauvages lui demandèrent s'il permettrait qu'on la dévore, quand elle serait morte : le missionnaire n'eut pas la force de les en détourner. Heureusement, un groupe de chasseurs plus fortunés vint à temps secourir les faméliques.

En 1880, le P. Auguste Husson — retournant, avec quelques hommes, du lac Athabaska au Fort Vermillon où il demeurait — vit le canot s'échapper de la rive, pendant un campement, emportant les vivres, les armes, les vêtements de tous les voyageurs. Il fallait faire le voyage à pied, sans aucune ressource. On s'engage à travers la forêt ; et, après sept jours de marche pénible, presque constamment à jeun, on arrive au terme, en loques, les pieds meurtris, décharnés. On avait rencontré un parti d'Indiens, également dans la disette : quelques-uns d'entre ceux-ci n'avaient rien mangé depuis une semaine.

Que de fois l'on s'égare dans des marches interminables, dans les bois ou à travers les lacs ; les provisions s'épuisent, et l'on vit des jours de la plus cruelle agonie. Dans l'hiver de 1885-1886, le P. Henri Lecomte, accourant au chevet d'un confrère malade, perd quatre jours à décrire un long cercle : les guides avaient perdu la direction. On s'oriente ; et l'on repart, malgré le peu de vivres qui restent. Un soir, les trois voyageurs n'eurent pour souper que les entrailles d'un lièvre, dont ils avaient mangé la peau et les chairs dans les repas précédents. Le Père partit, avec son fusil, à la recherche de quelque proie. Il aperçut un lièvre : l'énervement le lui fit manquer. Ses compagnons, ayant entendu la détonation, accouraient joyeux. La déception fut telle que l'un d'eux devint fou, cette nuit-là. Furieux, il voulait tuer le missionnaire. Il fallut marcher ainsi, trois jours encore,

en point que Mgr FARAUD, me voyant tomber sur le plancher de la maison, eut peur et me crut perdu. J'ai connu le mal de raquettes autant que personne, je crois. Mais tout cela, je l'ai enduré : je le pouvais, j'étais fort et de bonne volonté. Ce à quoi je n'ai pu me faire, c'est la soif. Oui, la soif... Il a fallu bien aimer le bon DIEU et les pauvres âmes, allez, — je le vois bien, maintenant — pour supporter cela ! La soif, la soif dans les courses de l'hiver, ce fut le vrai sacrifice de ma vie de missionnaire, le seul, — les autres ne comptent pas. »

§ III. — **Les Missionnaires O. M. I.**

On devine quels hommes furent ces Oblats de MARIE Immaculée qui évangélisèrent le Nord-Ouest Canadien. Sans parler des grands évêques que nous connaissons tous, — Mgr TACHÉ, Mgr GRANDIN, Mgr CLUT, Mgr GROUARD, etc., — que de belles figures le P. DUCHAUSSOIS nous présente !

Dans tout son livre, du reste, *c'est l'Oblat devenu classique* que nous trouvons : homme prêt à tout, de grand sens pratique, se sacrifiant tout entier pour DIEU et pour les âmes, volontiers et de bonne humeur.

Quand on ouvrit la mission du Fort Providence, près du grand Lac des Esclaves, on passa un hiver dans le plus grand dénuement. Rien n'était arrivé de ce qu'on attendait de Saint-Boniface. Donc, pas d'outils pour travailler, pas de clous pour solidifier la cabane, pas d'habillements, peu de nourriture et de la plus grossière, pas de meubles, ni de lampes, ni livres, ni papier.

— « Et, cependant, jamais », disait plus tard Mgr GROUARD, « jamais de notre vie nous avons eu tant de plaisirs qu'en cet hiver de la Providence. »

Rien n'arrêta le zèle de ces apôtres, que les limites de la terre, l'Océan Glacial. C'est le P. GROLLIER, « l'apôtre de feu », qui se montra le plus ardent à étendre toujours l'empire du Christ. Nul aussi, plus que lui, n'eut à lutter contre les ministres protestants et la sourde opposition des traiteurs. C'est lui qui, en 1859, fonda la Mis-

de 40 à 60 milles à l'heure. La moyenne respective de la température pour les trois premières semaines de janvier a été —26, —31 et —27. Le plus grand froid que nous ayons eu a été — 46 au-dessous de 0...

Tous nos bienfaiteurs se joindront à nous pour remercier le Bon Dieu — qui nous a protégés visiblement. Nous avons fait un heureux voyage ; notre santé à tous se maintient parfaitement ; mes deux compagnons prennent des forces et se sentent heureux de leur vocation ; notre travail de missionnaires nous donne des consolations ; et nous jouissons de la vie de famille. Oui, merci à Dieu et à Notre-Dame, et daigne le Sacré-Cœur hâter l'heure de la conversion entière des âmes que nous lui préparons, chaque dimanche, par le catéchisme et, chaque jour, par nos prières !

Arsène Turquetil, *O. M. I.*

XXIV. — Les Missionnaires O. M. I. aux Glaces Polaires [1].

Depuis quelques années, de nombreux écrits nous ont fait mieux connaître les travaux héroïques de nos missionnaires du Nord-Ouest. Après les ouvrages du R. P. Adrien Morice, *O. M. I.*, et les biographies de Mgr Vital Grandin et du P. Albert Lacombe, *O. M. I.*, ce sont, tout récemment, deux volumes du R. P. Pierre Duchaussois, *O. M. I.*, qui nous révèlent les sublimes beautés de l'apostolat dans l'Extrême-Nord (2). Ces livres font suite à ceux de M. l'abbé Dugas sur les Établissements de la Rivière-Rouge et à la *Vie de Mgr* Taché, *O. M. I.*, par Dom

(1) Ce très intéressant acticle est extrait du *Messager Canadien du Sacré-Cœur*, dirigé par les RR. PP. Jésuites et publié à Montréal, 1075, Rue Rachel, — Vol. XXXI, Mars 1922, pp. 124-133.

(2) R. P. Duchaussois, *O. M. I. : Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord*, 1917, et *Aux Glaces Polaires*, 1921 (Voir, pour le premier volume, nos *Missions*, N° 209, page 169, et N° 212, page 384, et. pour le second volume, N° 214, page 619, et N° 216, page 449).

Benoît. Nous avons ainsi une histoire complète, jusqu'à nos jours, de l'établissement de la Foi dans l'Ouest Canadien.

Cette histoire vient à son heure. Ceux qui, dans l'avenir, présideront aux destinées de l'Église dans ces contrées, désormais ouvertes à la civilisation, seront peut-être moins pressés de fouiller les archives pour faire revivre la mémoire des géants qui, les premiers, plantèrent la croix dans l'immensité des prairies, jusque sur les bords de l'Océan Glacial. Il ne faudrait pas, pourtant, que le souvenir se perdît de ces grands faits de l'apostolat catholique et que l'Église ignorât l'une des plus glorieuses pages de son histoire.

C'est, en effet, une page glorieuse qu'ont écrite, depuis un siècle, Mgr Provencher et ses compagnons, puis Mgr TACHÉ et les Oblats de MARIE Immaculée, secondés par nos admirables Sœurs Grises. Rien n'a rebuté ces âmes vaillantes — ni la fatigue des voyages, ni les tortures de la faim, ni la barbarie des sauvages, ni l'éloignement, ni le manque absolu des délicatesses de notre civilisation avancée. Sans doute, le sang des martyrs a coulé moins abondant dans notre Extrême-Nord que dans beaucoup d'autres régions ; mais en est-il une où la faim fût plus fréquente, l'éloignement plus sensible, le dénuement plus absolu ?

§ I. — Coureurs des Bois.

Il faut lire surtout la dernière publication du R. P. DUCHAUSSOIS, pour se faire une idée de cet apostolat dans le Nord Canadien. Ce livre attachant, où les plus belles figures se succèdent, dans le cadre varié des peuplades des régions polaires, est comme la grande épopée du nord-ouest de l'Amérique. Dans les premiers chapitres, l'auteur rappelle, pour ses lecteurs de France, ce que furent jadis les voyageurs des *pays d'en haut* — ces hardis coureurs des bois, qui ouvrirent la route aux missionnaires et à la civilisation. « Ils allaient de lacs en rivières, de bois en savanes, jusqu'à la *prairie* immense, dont l'immensité même invitait toujours davantage à la marche et à la course ». Ils furent, plus tard, des auxiliaires précieux pour le missionnaire. Ce sont eux qui avaient pressé la venue de MM. Provencher et Dumoulin vers la Rivière-Rouge, en 1818 ; ce sont eux qui venaient, à Saint-Boniface, demander aux prêtres de s'engager dans les prairies jusque dans leurs campements, pour bénir leur mariage, baptiser leurs femmes et leurs

enfants, et leur enseigner la prière. Ils se faisaient les interprètes du missionnaire et mettaient leur prestige et leur irrésistible ascendant au service de son apostolat. Souvent, ils avaient d'avance enseigné les prières et le catéchisme et inspiré le désir de voir un prêtre à ceux parmi lesquels ils vivaient. Mgr Grandin reconnaissait aussi que c'est aux coureurs des bois catholiques qu'on devait d'avoir pu « surmonter une grande opposition de la part de la Compagnie de la Baie d'Hudson, toute-puissante dans le pays ».

Le R. P. Duchaussois livre à la postérité quelques-uns de ces rudes types de trappeurs — que l'Évangile transforma, sur le soir de leur vie. C'est d'abord ce vieux Beaulieu, dont le père avait conduit, en 1789, Sir Alexandre Mackenzie aux bouches du Fleuve Mackenzie, qui, après une vie de coups de force, de meurtres et de brutalités de toutes sortes, « se constitua le protecteur, le serviteur et, souvent, le pourvoyeur des missionnaires du Lac Athabaska et du grand Lac des Esclaves ». Beaulieu avait été, longtemps, le *bully* des compagnies de traiteurs. « Sa supériorité de métis, autant que d'intelligence, de force et de brutalité, l'avait aussi désigné pour chef de la région. Tout tremblait devant lui. De temps à autre, afin d'entretenir la terreur de son prestige, il surgissait dans un camp indien ; d'un coup de son coutelas, il fendait la paroi d'une loge, afin d'y entrer debout ; et, en quelques secondes, il dardait l'assemblée, figée d'épouvante. » Un printemps, il fit la connaissance d'un jeune Canadien français, fidèle à ses prières, également fidèle à ses devoirs de commis de la compagnie de la Baie d'Hudson. Beaulieu se rappela alors, vaguement, ce que son père lui avait autrefois dit de sa Religion et voulut s'instruire davantage. Il remplit un canot de ses femmes et de ses enfants et partit pour le Portage-la-Loche, où se trouvait M. Thibault. Sincèrement converti, il consacra à la pénitence et à l'apostolat le reste de sa vie, se fit sacristain et catéchiste, se livrant à de longues prières et s'élevant peu à peu jusqu'à un degré de sainteté remarquable.

La *bonne femme* Houle n'est pas moins originale. Redoutable matrone, vêtue d'habits de peau et portant une dague à la ceinture, elle était la terreur des blancs et des sauvages. Partout où elle était, c'est elle qui prenait le commandement. La Compagnie de la Baie d'Hudson avait trouvé prudent de la prendre à son service. Elle se convertit, également, dès qu'elle apprit l'arrivée des missionnaires, et se fit leur interprète. Les sauvages venaient à elle se confesser humblement de leurs péchés, pour qu'elle les répétât au Père. C'est elle qui enseigna la langue des Esclaves à Mgr Émile GROUARD, en 1863, et qui prit le jeune missionnaire sous sa protection. La dague toujours à la ceinture, elle mena, haut la main, l'évangélisation de sa tribu.

Une autre femme-apôtre fut Cécile, la *mère des Loucheux*. Une Canadienne française, madame Gaudet, épouse du commandant du Fort Good-Hope, l'avait instruite des vérités de notre Religion, dès avant 1860. Elle accueillit avec joie le missionnaire, qu'elle avait fait désirer à toute la tribu — qui la reconnaissait pour chef. « Énorme de carrure, au port altier, franche de figure, orateur au verbe cinglant, elle entraînait à la conviction et à l'action, tant par la menace de son poing que par le procédé de l'affirmation, secret et force de l'éloquence qu'elle maniait irrésistiblement. Tout pliait devant ses discours. Avant qu'elle eût enseigné la langue loucheuse au P. Jean SÉGUIN, elle traduisait à l'assemblée les sermons qu'il prononçait en peau-de-lièvre. Possédant par cœur le catéchisme que le missionnaire lui avait composé, et appuyée sur cette doctrine, elle prêchait d'elle-même ; elle tranchait les cas de conscience. » Devenue aveugle et paralysée, Cécile mourut de faim, dans une disette qui dévasta la région.

II. — **Pauvreté et Misère.**

La disette, en effet, est le grand fléau de ces vastes contrées. Selon le mot de Mgr GRANDIN, la pauvreté est le grand obstacle au succès des missions. On n'a pas

sion de Notre-Dame de Bonne-Espérance, au Fort Good-Hope, et qui, l'année suivante, se rendit au Fort Mac-Pherson, près de l'endroit où le Mackenzie se jette dans l'Océan Glacial. Le jour de l'Exaltation de la sainte Croix, 14 septembre 1860, il réunit les Loucheux et les Esquimaux, fit planter une grande croix, et là, écrit-il :

— « Je fis approcher les deux chefs et, leur ayant fait croiser les deux mains au bas de la croix, je la leur fis baiser comme signe d'alliance et de paix entre eux, avec Dieu. Mes mains pressant les leurs sur le pied du crucifix, je leur fis promettre de s'entr'aimer, à l'avenir. Ainsi la Croix était le trait d'union entre moi, enfant des bords de la Méditerranée, et l'habitant des plages glacées de la Mer Polaire. La Croix avait franchi toute distance, elle dominait *a mari usque ad mare*. De plus, je donnai au chef des Esquimaux une image du Sauveur en croix, au bas de laquelle j'écrivis ces paroles de la prophétie qui s'accomplissait : *Viderunt omnes termini terrae salutare Dei nostri ;* et je fis présent au chef des Loucheux d'une image représentant la Mère de notre Sauveur, avec cette autre si vraie prophétie : *Beatam me dicent omnes generationes*. C'est en ce beau jour de l'Exaltation de la sainte Croix que la grande nation des Esquimaux offrit ses prémices à l'Église et que plusieurs d'entre eux devinrent enfants de Dieu, en recevant le baptême. »

Le P. Grollier ne put se rendre au Yukon, où il brûlait de suivre le ministre protestant qui l'y avait devancé. La mort l'arrêta, mais ses Frères poursuivirent son œuvre. Ils ouvrirent l'Alaska aux Jésuites, puis continuèrent d'établir des missions partout où il y avait des sauvages. Depuis 1912, deux nouveaux champs ont été explorés — Chesterfield, au nord-ouest de la Baie d'Hudson, où le P. Arsène Turquetil fonda la Mission de Notre-Dame de la Délivrande, et le bassin du Fleuve Coppermine avec la grande Ile Victoria, dans l'Océan Glacial. C'est en fondant cette mission que les PP. Jean Rouvière et Guillaume LeRoux furent assassinés, en 1913, par deux Esquimaux. Les PP. Joseph Frapsauce

et Pierre FALAIZE sont allés les remplacer, espérant recueillir la moisson qui germera sans doute dans le sang des martyrs (1).

A coté des Oblats de MARIE Immaculée, il faudrait montrer les Sœurs Grises, qui les ont suivis partout, « jeûnant avec eux », selon le mot d'une de leurs supérieures générales, et consolidant l'œuvre que les missionnaires commençaient.

— « Je ne suis pas sûr de ne point faire un rêve », écrivait un jour Mgr GROUARD, « quand je vois ce couvent et les Sœurs logées dedans. Je n'en reviens pas de la sainte audace, de la divine folie qu'ont eue ceux qui ont donné l'impulsion et ceux qui ont exécuté l'entreprise. »

Pour nous, remercions DIEU de ce qu'Il ait demandé aux hommes et aux femmes de notre sang tant de sacrifices héroïques, réjouissons-nous qu'Il les ait obtenus ; demandons-Lui de bénir les travaux de ceux qui se sont offerts et de leur susciter de nombreux imitateurs.

Adélard DUGRÉ, *S. J.*

XXV. — Avec un Brahme chez des Pariahs.

Monsieur Sadasiva, Brahme de naissance, était un inspecteur d'école. Bien qu'officier du Gouvernement, il ne s'était jamais departi de ses habitudes de Brahme. Sorti, comme ses pères, du cerveau du grand dieu hindou, *Brahma*, il en était très fier ; pour tout l'or du monde, il n'aurait pas consenti, même dans ses voyages, à se laisser souiller par ce qui, suivant les règles de sa caste, est considéré comme impur.

(1) Nos lecteurs se souviennent que le P. FRAPSAUCE est, lui aussi, mort (accidentellement), le 24 octobre 1921, en tendant un filet de pêche sous la glace du Lac d'Ours (Voir *Missions*, N° 214, page 414).